

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

JEAN GIONO	Provence (II)	1
GUILLEVIC.....	Poèmes	25
PIERRE LEFORESTIER ...	Les affamés (II).	30
GEORGES MAGNANE.....	La Bête à concours (Fin).....	37

— CHRONIQUES —

- Partie remise, par PAUL LÉAUTAUD
- Sur *Phèdre*, par MARCEL ARLAND
- Propos sur Alain, par RAMON FERNANDEZ
- Chronique théâtrale, par ROLAND PURNAL
- Centenaire de Chabrier, par FRANCIS POULENC

— NOTES —

Journal de Lectures. — <i>Les idées restent</i> , par Henri Massis. — <i>Journal à rebours</i> , par Colette	115
Histoire. — <i>Définitions de la France</i> , par Lucien Maury. — <i>Ile-de-France, vieille France</i> , par Léandre Vaillat. — <i>La Campagne de Russie, 1812</i> , par E. Tarlé.	119
Romans. — <i>Le chemin de Kaya</i> , par Milka Gitsina. — <i>Le Manuscrit Hopkins</i> , par R. C. Sherriff	123

**

<i>L'Opéra de Berlin à Paris</i> , par Emmanuel Boudot-Lamotte.....	125
---	-----

**

— REVUES —

nrf



802
17955

PROPOS SUR ALAIN

En 1920, une de mes camarades de la Sorbonne philosophique (*o tempora...*) à qui, plein d'enthousiasme, j'avais conseillé la lecture des *Propos* d'Alain, me disait : « Cela m'a fait l'effet d'un coup de poing. » Suivez l'image et l'effet de ce coup de poing transposés dans des cervelles de polémistes raffinés, vous obtiendrez ce jugement parfaitement injuste de MM. Aron et Dandieu : ils nous confient qu'ils ont envie de dire d'Alain ce qu'on disait il y a cent ans de Ledru-Rollin : « Il pense profondément à rien. » Ces deux jugements, qu'il faudrait introduire, à la manière parfois rude de Platon, dans une mise en scène dialoguée des célèbres *Propos*, accusent assez bien les remous soulevés par notre bon maître dans les eaux paresseuses de l'entre-deux guerres. Le bon maître ne s'en formalisera pas, car il aime les enfants terribles, ayant fait lui-même figure d'enfant terrible, et dans son enseignement, et dans les sociétés officielles de philosophie qu'il considérait volontiers comme des jeux de quilles.

Ces jugements polémiques ont été prononcés par des rationalistes, ce qui n'empêche pas qu'Alain est un rationaliste de stricte observance. On peut donc se demander qui l'on trompe ici. Mais tout s'éclairera si vous prenez la peine de penser le rationalisme à la fois dans son histoire et dans son effort créateur. Son histoire nous expose surtout ses conquêtes et donne par là une relative impression de facilité. On admire qu'une certaine volonté de recherche, qu'un certain plan projeté d'abord par l'esprit, se reconnaissent si bien parmi les résistances des choses. On raffinera tant qu'on voudra, on assouplira, on brisera les catégories, mais

on trouvera moyen de décoller du réel un schème où les proportions et les relations correspondent, en gros, aux fonctions naturelles de la pensée.

Mais le rationalisme dans son effort créateur, c'est une autre affaire. Il y a le « que nul n'entre ici s'il n'est géomètre » de l'Académie platonicienne et du professeur moderne de philosophie, et il y a le travail pur et spontané du jeune esclave qui trouve, accouchée par le fils de l'accoucheuse, les propriétés du triangle (à quoi répond, à la hauteur du génie, le travail solitaire du jeune Pascal privé par son père de géométrie, comme les petits enfants pas sages sont privés de dessert). Or, Alain, à l'époque de sa formation intellectuelle, a assisté à un travail de cette sorte, rendu pour ainsi dire visible devant de jeunes auditeurs passionnés, lorsqu'il recevait l'enseignement de Jules Lagneau. Ce dernier, dédaigneux des certitudes officielles et des discours en escalier, exerçait, sur les éléments de l'analyse philosophique, sur la perception, sur la tendance, ce même effort concentré d'une intelligence qui se cherche et se découvre à son origine même. Alain en demeurera marqué toute sa vie, et ce fils de la raison, c'est-à-dire du discours, revient toujours à la source de la pensée, au silence et à la solitude qui entourent la naissance du discours. Il en tirera une éthique, une gymnastique, qui pourraient avoir pour titre : *De la difficulté de penser les choses essentielles*. Ainsi se compléterait, en se retournant, le jugement malveillant d'Aron et de Dandieu : Lagneau et Alain pensent profondément à rien, à rien qu'à l'essentiel, qui est la prise simple de l'esprit sur un monde complexe et difficile (1). Nous ajouterons qu'un autre élève de Lagneau, Paul Desjardins, peu porté vers la philosophie, réagissait aux lettres et à l'histoire, sous la charmille de Pontigny, par ce même suspens de la pensée, par ces mêmes reprises personnelles et tâtonnantes, par ce même socratisme de l'esclave.

Ici, deux remarques assez utiles pour cette mise au point délicate. En premier lieu, ces retours et ces reprises, retours

(1) Cette prise simple est souvent d'ailleurs d'expression difficile. Tel chapitre des *Éléments*, sur le temps par exemple, exige, pour être entendu, un assez long entraînement.

aux origines, reprises de départs, sont le fait de la meilleure élite intellectuelle française à peu près contemporaine d'Alain. Gide et ses nourritures terrestres et autres, Claudel et sa « co-naissance » poétique, Valéry et sa poésie pure, Proust et son analyse des éléments de la vie intérieure, illustrent des mouvements analogues. Peut-être que les trois premiers quarts du dix-neuvième siècle avaient roulé trop vite, avaient trop étoffé d'éloquence et de lyrisme le noyau spirituel dont le naturalisme n'avait su recueillir que les particules calcinées. Peut-être... toujours est-il que l'*Essai sur les Données immédiates de la Conscience*, par un coup de génie, a fourni un état civil cohérent à cette profonde renaissance. Et qu'Alain n'aime pas Bergson (qu'il appelle « le professeur », comme on dit « le professeur » ou le « docteur » dans certains milieux louches) ne change rigoureusement rien à l'affaire.

En second lieu, alors qu'Alain marchait au pas des meilleurs esprits de son temps, et qu'il reprenait pour son compte le travail des maîtres, il ne perdait pas l'esclave de vue, et c'est même pour l'esclave, ou plutôt au nom de l'esclave, qu'il travaillait. En effet, revenir aux sources de la pensée, cela peut s'entendre de deux façons : 1^o revenir aux sources, pour donner à la pensée un nouvel essor et lui permettre de pousser plus loin l'audace des problèmes et le raffinement des solutions; 2^o revenir aux sources, afin de saisir quelques éléments simples, communs à tous les hommes, et qui permettent de considérer tous les hommes comme égaux en dignité spirituelle. Ce deuxième retour aux sources est exécuté, plus ou moins bien, par l'enseignement primaire. Le fait que Barrès, qui pratiquait le retour aux sources première manière, traitait l'instituteur de Maître Aliboron indique assez qu'entre ces deux retours il y avait un abîme. L'originalité d'Alain consiste à combler cet abîme, à faire changer Maître Aliboron de camp, à tirer moralement les oreilles du père de la Petite-Secousse en lui criant : « Au tableau, élève Barrès qui faites le subtil, et calculez-moi une règle de trois, pour voir un peu comme vous êtes malin ! »

Si l'on convient d'appeler le premier retour le retour à l'immédiat, et le second retour le retour au primaire, et si l'on convient encore que le premier exige un effort com-

plexe de l'esprit et le second une simplification de la pensée, Alain occupe une place exceptionnelle dans la pensée contemporaine : il tient les deux bouts de la chaîne, d'une chaîne dont un des bouts peut être figuré par *la Nouvelle Revue Française* et l'autre par le petit périodique des *Propos d'Alain*, imprimé à Nîmes dans le plus pur esprit du syndicalisme primaro-intellectuel. Et l'on conviendra du même coup qu'il est difficile d'asseoir ce philosophe-boxeur (comme aurait dit ma camarade étudiante) à droite ou à gauche du Père au ciel de philosophie.

C'est pourquoi, sans doute, Alain me fait souvent penser à un homme qu'il respecte, mais qui apparemment ne lui ressemble guère : à Charles Péguy. Les rapports sont assez subtils mais non pas imaginaires. Au citoyen contre les pouvoirs d'Alain répond assez bien le citoyen-libraire contre la Sorbonne du pamphlétaire de *l'Argent* (et il y a, d'ailleurs, un citoyen contre la Sorbonne toujours dispos dans les *Propos d'Alain*). Si Alain ne se dit pas chrétien, il manifeste une préoccupation et quelquefois une hantise du christianisme. Mais il y a plus. Ce n'est pas dans les propos déclarés que ces deux hommes se ressemblent, ni dans les directions de leurs volontés et de leurs pensées, mais dans ce que je serais tenté d'appeler, avec tout le respect qui leur est dû, une discipline chorégraphique de la pensée.

Tous les deux, chacun à sa manière et dans son mouvement propre, enveloppent leur pensée dans un rythme, lui confèrent au départ des consignes fixes, se refusent à la livrer au rythme personnel du lecteur. Les propos de l'un et les discours de l'autre sont plus encore, en donnant au mot son sens hiératique, des danses que des démonstrations. Alain, comme Péguy, a une certaine idée, un certain parti pris de la représentation de la pensée, en nette opposition avec les coutumes officielles de la mise en scène académique ou littéraire. Enfin, quelque chose nous dit, à nous qui les connaissons et les aimons l'un et l'autre, qu'au Banquet des Sages ils eussent peut-être figuré en contradicteurs, mais avec de secrètes complicités et de secrets accords.

Ceci m'amène à la partie la plus originale de la manière

d'Alain, à sa conception des cérémonies. Ce n'est pas une partie commode, et l'excessive compression qu'Alain fait subir aux idées qu'il exprime n'est pas faite pour nous rendre la tâche aisée. Peut-être bien que ce qu'il dit sur le duel pourra le mieux introduire à l'intelligence de ce chapitre : « La coutume du duel, écrit-il, tient le milieu entre les politesses et les cérémonies. Elle est peut-être le plus parfait exemple de cette sagesse d'usage qui pense, non sans raison, avoir fait beaucoup contre les passions lorsqu'elle en a réglé les effets. La colère virile, qui est la plus redoutable des passions, est nécessairement refroidie par l'isolement, par le délai, par les règles du combat enfin, qui retiennent l'attention; sans compter qu'il est très sage de remettre une querelle aux soins d'avocats de bonne foi, qui ne s'échauffent point dans l'affaire. Même la publicité que l'on donne soit à l'arrangement, soit au combat, est bonne tout au moins à arrêter les mauvais bruits et les récits déformés. » Vous avez ici, en effet, la politesse et la cérémonie, l'effort réglé et la mesure, le comportement qui, obéissant à des règles, offre aux passions des canaux par où elles peuvent s'écouler avec un minimum de dégâts.

Alain, dans sa réglementation des passions, s'inspire de Descartes, de Spinoza, cela va sans dire, et surtout d'Auguste Comte, dont il rappelle, renouvelle et reprend sans cesse l'enseignement; et moins de l'Auguste Comte du *Cours de Philosophie Positive* que de l'Auguste Comte du *Système de Morale Positive*. On peut dire que les commentaires d'Alain sur la pensée de ce grand et difficultueux esprit formeront une partie, positive elle aussi, de notre tradition philosophique. Mais Alain se distingue de Comte, quoi qu'il en puisse penser lui-même, par une vive et précise originalité en tout ce qui concerne l'esthétique et la psychologie des arts. On trouvera dans ces *Éléments de Philosophie* un résumé — un peu trop succinct et ramassé — des idées que développe le *Système des Beaux-Arts*, de même que c'est dans *Mars ou la Guerre Jugée*, analyse puissante des passions de la guerre et de la guerre des passions, que s'exprime le mieux la philosophie antipassionnelle ou contre-passionnelle de notre auteur. Ainsi faut-il chercher Alain dans tous ses livres,

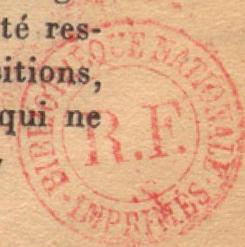
cueillir ici, cueillir là, reprendre et revenir, afin de composer avec ses idées le discours qu'il nous refuse, mais dont cependant nous avons besoin. On en peut dire de même de toutes les idées maîtresses de son œuvre, qui sont en même temps les idées directrices de la pensée. Alain en est toujours à reprendre, à reviser. Et ce n'est pas parce qu'il change d'avis ou que son jugement se trouve corrigé par l'expérience : c'est parce que les idées sont liées chez lui à des mouvements, à des ensembles proprement organiques, comme les thèmes chez le musicien. Et, par exemple, ses *Souvenirs de Guerre* vous feront encore mieux comprendre le système guerrier et la passion guerrière que *Mars ou la Guerre Jugée*, qu'on pouvait juger définitif. C'est que, plus Alain dénonce, plus il veut comprendre ce qu'il dénonce. Il n'attaque jamais que ce qu'il comprend si bien qu'il triompherait à le défendre.

Cela se traduit chez lui par deux mouvements en sens contraire dont le double effet est souvent de dérouter le lecteur, et qui apparaissent surtout dans ses propos politiques. On sait qu'Alain est un radical, ou du moins qu'il croit l'être, ou qu'il veut l'être. Son radicalisme est assez original pour tenir dans cette devise : « L'obéissance aux pouvoirs, et l'approbation à l'esprit seulement. » Cela dit, je rencontrai un jour Albert Thibaudet, dans un train, qui lisait les *Éléments d'une Doctrine Radicale* où Alain a concentré en 165 propos l'essentiel de ses idées politiques. L'historien Thibaudet protestait, mais le philosophe Thibaudet était heureux. Thibaudet l'historien reprochait à Alain d'avoir construit un radicalisme idéal et mythique, cependant que le philosophe Thibaudet lisait avec plaisir une interprétation originale d'une des réactions politiques essentielles de la France. Ce dédoublement de Thibaudet éclaire mieux que de longues analyses le refus de dédoublement d'Alain.

Nous tenons là la plus grande difficulté d'interprétation qu'offre l'œuvre d'Alain, et qu'augmente encore le raccourci, la compression de son style. Alain rassemble dans sa pensée et dans sa phrase les faits et les jugements qu'il porte sur eux de telle façon qu'ils sont souvent inextricablement emmêlés et parfois comme soudés les uns aux autres. Tout se passe en somme comme s'il s'adressait à des étudiants de phi-

losophie déjà formés et à la fois tout proches de leur période de formation, ayant leur cours dans la mémoire et presque dans les oreilles et capables d'absorber une concentration de ce cours d'où ils ne recueilleraient plus que le miel sans cire d'une pensée réduite à l'essentiel. Un cours de cagne, si l'on veut, après le cours de préparation à la deuxième partie du baccalauréat. Malheureusement, la plupart des lecteurs sont bien loin de leur année de philosophie, si toutefois ils en ont même gardé le souvenir, car l'enseignement de la philosophie, en France, ne s'étend pas sur plusieurs années, ne pénètre pas comme ailleurs l'enseignement général. Ce ne sont que quelques mois de service philosophique, juste avant les quelques mois de service militaire. Tant et si bien que ce cartésien et que cet ami de l'esclave socratique, que ce vigoureux champion des lumières nous livre des pages qui paraissent à certains aussi hermétiques qu'un poème de Mallarmé. J'en dirai autant de ses critiques littéraires (à commenter, en cagne, dans la classe d'à côté) : son *Avec Balzac*, plein de richesses admirables, exige, pour être bien entendu, un long et constant apprentissage de la *Comédie Humaine*.

Peut-être Alain nous fournit-il indirectement le secret de ces difficultés dans ce passage sur la démocratie par quoi il termine les *Éléments* : « C'est peut-être la maladie des constitutions démocratiques que cette approbation d'esprit qui donne tant de puissance à des maîtres aimables, et, pour l'ordinaire, peu exigeants. Le citoyen donne naïvement sa confiance à celui qui avoue qu'il n'est rien sans elle; la force ne vient qu'ensuite, et les acclamations la suivent encore. C'est réellement la théocratie revenue, car les dieux ont plus d'une forme. Cette confusion du spirituel et du temporel rendra mauvais tous les régimes; *au lieu qu'une société des esprits, sans aucune obéissance d'esprit, les rendrait tous bons par une sorte de mépris poli.* » Voilà donc cette société des esprits, qui ne serait plus tournée vers la politique comme les sociétés de pensée de la Maçonnerie, et qui établirait l'égalité du mépris entre tous les régimes. Une telle société ressemblerait fort, dans son essence et dans ses dispositions, à une société monacale. Mais une société monacale qui ne



serait pas comme une réfraction de la société divine sur la société humaine, n'est-ce pas une chimère à peu près impensable?

Un moine sans Dieu : je serais tenté de proposer cette définition d'Alain, si je ne craignais de l'enfermer dans cette cathédrale désaffectée que fut la pensée morale du dix-neuvième siècle et dont il a brisé les portes à grands coups de hache. Mais allons un peu plus loin. Sa véritable originalité ne consisterait-elle pas à avoir assuré la transition entre ce spiritualisme désaffecté et ce qu'on pourrait appeler une gymnastique de santé spirituelle? Transition à sa manière, bien entendu : sans se livrer, sans proposer sa marchandise, en marquant seulement le pas et en marquant le coup avec ce murmure têtue de son style qui court le long de ses idées. Alain ne serait alors, à proprement parler, ni de notre temps, ni de l'autre, et il faudrait voir en lui un esprit qui porte le poids de la pensée dans une époque où la pensée ne peut s'équilibrer elle-même et voler de ses propres ailes. On verrait par là, dans l'œuvre d'Alain, la violente confrontation du passé et de l'avenir; et le présent, dans cette œuvre, ne serait qu'une présence, comme Socrate et Montaigne étaient des présences entre l'âge du mythe et l'âge de la raison.

Qu'Alain ne me lance pas ses foudres. Comparer n'est pas égaler. Chaque âge détermine ses forces et ses grandeurs, et ce qui est dit plus haut doit s'entendre dans l'ordre de la proportion. Il reste qu'Alain demeure parmi nous une sorte de phénomène, d'autant plus phénomène que notre époque, ouverte, en principe, à toutes les originalités, s'étonne chaque fois qu'elle en reconnaît une véritablement. Celle d'Alain me semble consister, quand tout est dit, en ce qu'il est parfaitement inutilisable. Tirez-le d'un côté, il rebondira de l'autre; ouvrez-lui une porte, il en cherchera une autre pour la franchir à sa manière et quand il lui plaira. Il a une manière de se jeter tout entier dans ce qu'il dit; mais cherchez bien, cherchez cet homme qui s'affirme : sa phrase, vivement, se referme sur lui, et le dérobe lui-même aux regards de votre esprit. Il est, certes, de tous nos écrivains, le plus délivré du message qu'il délivre, le plus soucieux, lui si vivant, d'être purement une pensée et une voix. Il ne

semble écrire que pour éveiller en vous des suites de pensée, que pour rendre votre pensée à elle-même, que pour vous mettre en état de veille de l'âme. Car les pièges de son style ne sont là que pour vous réveiller, si bien que l'idée que vous en aurez délivrée commencera de vivre en vous après la lecture, vous obligeant à un dialogue continué.

Et tous ces traits, ce refus si subtil dans l'affirmation, cette absence dans la présence, cette force qui se mate et cette faiblesse violente qui se discipline, tout cela forme un maître comme on en voit peu aujourd'hui. Un maître, c'est-à-dire un professeur qui a renoncé aux privilèges du monologue, un chef qui a renoncé aux privilèges du commandement.

RAMON FERNANDEZ.